

Suite Dépêches.

Introgio hispano-américain

New York, 27 septembre.—Une dépêche spéciale de Washington au "World" dit: La possibilité d'une rupture entre Etats-Unis et l'Espagne semble ce moment peu probable aux diplomates du département d'Etat.

Quand M. Woodford a reçu ses instructions, on croyait aux Etats-Unis que les offres de service du gouvernement seraient repoussées de l'Espagne. L'opinion, dès ce moment, s'est complètement changée à ce sujet. On croit sincèrement, ici, que l'Espagne acceptera la médiation, en vue de rétablir l'ordre et la paix dans l'île.

Les optimistes, sur ce sujet, se basent sur un changement du cabinet en Espagne. Sagasta, dans cette hypothèse, deviendrait premier ministre.

Mais même avec Sagasta au pouvoir, on ne croit pas que l'Espagne soit en humeur d'accepter la proposition d'achat de l'île de Cuba, le moyen d'assurer le pays et l'indépendance de l'île.

Personne ne croit cependant que le nouveau ministre acceptera toutes les offres des Etats-Unis, en vue d'arriver à un règlement définitif de la question, tout en laissant à l'Espagne la souveraineté sur l'île. C'est à ce commencement la friction.

C'est facile d'offrir ces biens officiels, mais si les cubains refusent obstinément d'accepter ce qui se soit, mais l'indépendance complète, mais que n'admettra jamais l'Espagne, l'administration se verra obligée d'entrer en lutte directe avec le gouvernement espagnol.

Si celui-ci refuse la médiation, elle qu'elle est offerte par M. Woodford, le Président McKinley se verra forcé d'agir autrement.

Des dépêches de Madrid prétendent que le gouvernement américain lancera une solennelle proclamation, en vertu de laquelle il suspendra toute relation diplomatique avec l'Espagne, et rappellera son ministre plénipotentiaire.

On ne croit à rien de cela, ici. Les membres du cabinet affirmaient, hier soir, à notre correspondant, que M. McKinley n'agirait pas à l'étonnement. Les négociations durent autant que possible et s'il n'y a pas moyen de s'accorder, le Président fera appel au Congrès, au commencement de la session prochaine, en décembre, lui communiquera toutes les pièces diplomatiques et attendra sa résolution.

Grève des ouvriers cordonniers

Boston, Massachusetts, 27 septembre.—Les ouvriers en chaussures se sont mis en grève. Il y a, parmi eux, des dissidents; mais la masse est déterminée à pousser la lutte jusqu'au bout.

L'insurrection cubaine — Une triste histoire.

New York, 27 septembre.—Le Journal and Advertiser raconte deux tristes histoires, celle de Mlle Eloïse Brunet, la fille de Cienfuegos, jadis riche et bien portante, aujourd'hui étendue sur un grabat dans un des faubourgs de Philadelphie.

Elle a une fièvre brûlante et une terreur épouvantable des Espagnols, qu'elle croit toujours à sa poursuite. Dans son délire, elle demande que l'on vienne à son secours pour la débarrasser de leurs mains.

Le Dr Brunet, est dans la même situation, qui est aggravée par plusieurs blessures.

Le père s'est réfugié en Amérique; il est mort en 1893. Son fils est allé à Cuba pour régler ses affaires, tâche que l'administration espagnole a rendue bien difficile.

En septembre 1895, le général Rego leva l'étendard de la révolte dans le district de Cienfuegos.

Le Dr Brunet fut un des premiers à s'engager sous lui. Sa sœur ne pouvait rester seule à Cienfuegos; elle partit avec son frère

et se fit garde-malade dans nouvelle armée. Pendant 20 jours elle a partagé toutes les fatigues des patriotes, sans murmurer, sans les soins indispensables à une jeune fille. Elle a bravement travaillé pour la cause cubaine et est conduite comme une véritable héroïne.

Après 20 mois de cette existence de docteur et elle ont été atteints de la fièvre paludéenne; ils étaient tellement malades qu'il leur a fallu abandonner leur poste à un moment donné. Ils ont été obligés de se réfugier dans une cave, où ils ont vécu trois semaines, ne mangeant que des patates douces et buvant une eau stagnante.

Tous les deux ont horriblement souffert de la fièvre et ont eu souvent le délire. Enfin le frère put grimper sur une colline et attirer l'attention d'un planteur qui eut pitié d'eux et les fit conduire à Cienfuegos en bateau.

A son arrivée dans la ville miss Brunet n'avait pas de souliers aux pieds et ses vêtements étaient en lambeaux. C'est dans ce triste état que ces deux malheureux avaient été traqués par les soldats espagnols.

Le commandant espagnol a essayé de les envoyer à la mort; mais il n'a pu trouver de motifs suffisants. Il leur a permis alors d'aller trouver une sœur qui demeure à trois milles de là, à la condition de se représenter à son bureau, tous les quatre jours.

Le Dr Brunet y fait appel au consul américain, Owen McGair, mais toute aide lui a été refusée.

Après une longue correspondance avec le Département d'Etat, ordonné à cet effet au consul de les aider; ils ont reçu un passeport le 30 août et ont pu s'embarquer le 7 septembre.

On les a fait conduire à New-York, au lieu de la Floride. Le gouvernement fait une réclamation à l'Espagne pour la destruction de leurs propriétés à Cienfuegos.

Le Canal projeté des lacs à l'Océan Atlantique.

Albany, N. Y., 27 septembre.—La commission des eaux profondes, nommée par M. McKinley pour faire un rapport sur un canal projeté pour relier les Lacs avec l'Océan a fait son choix.

Conformément au travail fait par l'ingénieur en chef Harrison, le canal part de nord Anawanda et s'étend jusqu'au lac Ontario, le débouché le plus près des Wilsons, puis il recommence à Oswego, va au lac Oneida et, de là, à la rivière Mohawk, qui conduit directement à la rivière Hudson.

A peu de chose près, cette voie d'eau suit la ligne tracée par l'Hon. Elanham Sweet. Ce travail coûtera \$82,098,001. Le canal de Suez a coûté \$100,000,000.

Saint-Petersbourg.

Histoire, Description, Choses et Gens.

Dans notre Occident, s'il est un trait qui donne du relief à la physionomie parfois un peu banale de nos agglomérations urbaines, ce sont les églises. On aura beau laisser tant que l'on pourra, on aura beau s'efforcer de répudier le passé et de donner pour centres à la vie municipale et pour symboles à nos vieilles cités des monuments sans caractère, tout utilitaires, dénués de cette patine vénérable que le temps met aux murs dix fois séculaires et qui est comme le bâle de l'histoire; on aura beau bâtir force mairies à la place de nos antiques hôtels de ville, Parloirs-aux-Bourgeois et Maisons-aux-Piliers; on aura beau surtout prétendre substituer aux cathédrales dont nos pères

avaient lancé le fâché vers le ciel comme une prière, aux églises paroissiales sous les voûtes desquelles étaient le baptême de leurs enfants et la sépulture de leurs ancêtres, des Halles gigantesques où s'étaient tous les produits du sol et où retentit avec éclat la symphonie des trompes chères à l'autour du Ventre de Paris; on ne réussira pas à mutiler la conscience et la mémoire du peuple, et tant que demeureront assemblées les vieilles pierres ou nos aïeux avaient mis tant de leur âme, les liens ne seront pas rompus; les générations se donneront la main par-dessus l'abîme des siècles et ce sentiment de l'unité nationale se retranchera sans cesse dans la communion du passé et du présent. C'est là, sans doute, une force morale immense dont, moins encore que toute autre nation, la Russie, la sainte Russie, la Russie immuablement adossée à l'orthodoxie, doit être privée. Je me propose de retracer un peu plus tard, avec toute l'ampleur que comporte un tel sujet, le mariage indissoluble de la religion et de la nationalité dans l'âme russe. Ce que je voudrais faire ressortir pour l'instant, c'est l'étrange, l'extraordinaire, l'incroyable disparité qu'offre, à titre de capitale officielle et politique d'un pays comme celui-ci, une ville où tout radicalement défaut les antiques monuments de la foi.

Non que Saint-Petersbourg soit pauvre en églises. Tout au contraire. Elles y abondent. On n'y compte pas moins en dehors des simples églises paroissiales ou des chapelles de couvent, de treize cathédrales: multiplicité qui serait faite pour nous surprendre au point de vue de la régularité ecclésiologique, si nous ne savions qu'il faut entendre par ces cathédrales, non pas quelque chose comme une basilique majeure ou mineure. Tous ces édifices religieux sont importants, soit par leurs proportions, soit par leur richesse intérieure ou extérieure. Quand on a vu la cathédrale de Saint-Isaac, la plus grande et la plus magnifique de Saint-Petersbourg, cette œuvre récente de la piété des tsars Alexandre Ier, Nicolas Ier et Alexandre II et du talent de l'architecte français Richard de Montferriand; quand on a vu l'édifice éblouissant par la prodigalité des matières précieuses, de porphyres, de lapislazzuli, de malachite, de péralme, du jaspe, dans la décoration du temple lui-même et des images sacrées qui y sont appendues, quand on songe aux 25 millions de roubles qui ont été affectés au gros œuvre seul, on ne se sent nullement disposé à contester le zèle—p'ns ou moins éclairé—des initiateurs de cette entreprise. Et partout se manifeste avec éclat la même générosité, la même largesse incapable de calculer des qu'il s'agit des choses de la religion. La petite cathédrale des Saints-Pierre et Paul chancelle en quelque sorte sous le poids des ornements d'un culte qui va presque autant à la mémoire des tsars ensevelis dans cette enceinte qu'à la personne de Dieu ou de ses saints. A la cathédrale de Notre-Dame de Kazan, cette imitation de mauvais goût de Saint-Pierre de Rome et de sa colonnade, ce n'est pas seulement l'image miraculeuse de la Vierge mère de Dieu, c'est l'édifice tout entier qui ruisselle de pierres et de métaux précieux. On dirait d'un prêtre revêtu d'ornements sacerdotaux trop lourds et trop riches et dont les genoux ploient malgré lui sous le fâin. Il ne faut pas croire que l'élan pieux qui a donné naissance à ces prodiga-

lités se soit arrêté, ou que les sources de ce luxe d'églises soient tarées. On bâtit encore des églises, quelquefois avec le produit de souscriptions privées. Le procureur général du saint-synode, M. Pobiedonostzef, préoccupé de créer, à côté de sanctuaires nouveaux, des lieux de conférence où ceux des vieux croyants qui sont accessibles aux influences orthodoxes pourront avoir des colloques de conciliation avec des prêtres réguliers, a fait construire, presque au coin de la perspective Nevsky et de la Nicolalevna une petite église toute en maïolique qui est un bijou qui a coûté fort cher et qui exigera encore pour l'ornementation intérieure de grandes dépenses.

Donc Saint-Petersbourg n'est rien moins qu'indifférent ou que disposé à s'enfoncer dans le matérialisme pratique. Pourquoi faut-il que la brièveté d'une histoire qui commence aux premiers années du siècle dernier lui interdise la possession de ce trésor sans prix qui s'appelle une immémoriale cathédrale? Pourquoi faut-il que, comme ces parvenus qui peuvent tout se procurer à force d'écus—tout, sauf des ancêtres et d'authentiques souvenirs de famille—la capitale de l'empire russe soit condamnée à la modernité jusque dans les sanctuaires de son culte? Voilà ce qui gêne et trouble l'étranger sur les bords de la Néva. Voilà ce qui fait de cette grande ville, produit d'une volonté inflexible, fenêtre ouverte par un grand novateur sur le grand chemin de l'Occident, plutôt le résultat d'un tour de force que le fruit mûr d'un développement normal. Toujours Saint-Petersbourg gardera quelque chose de ce caractère paradoxal. Jusqu'à un bout ce sera une ténie de rapport mise sur le grand corps de la nation russe. C'est pour cela que l'architecture proprement nationale ne s'y est jamais sentie à l'aise et que l'on y voit régner, dans les constructions domestiques comme dans les bâtiments publics, palais, statues, etc. tous les styles, y compris la Renaissance et le rococo, plutôt que le style authentiquement russe. Cité essentiellement ecclésiastique, capitale administrative et politique, résidence de la cour officielle et de tous les ressorts ministériels, Saint-Petersbourg ne peut aspirer à tenir dans l'organisme russe la place qui revient à Moscou. Il y a là un dualisme profond, il y a là un passé encore sur l'histoire de la Russie. Tel tsar, comme Alexandre III, dont l'âme était avant tout russe, populaire, j'ai presque dit piebécienne, aurait été infiniment plus à l'home au Kremlin que dans les splendideurs mégalomane de cette caserne impériale qui a nom le palais d'Hiver. A Saint-Petersbourg, il y a force d'édifices pompeux, force mastodontes ministériels, force casernes aussi; il n'y a guère de créations spontanées de l'existence nationale. Au fond, cette petite île de la Forteresse, ce point presque imperceptible noyé dans la Néva, jette son ombre sur cette cité d'un million d'hommes et en fait, au lieu d'une joyeuse ruche humaine, un je ne sais quoi où il y a de la cour, du ministère et de la caserne.

DEUX THEORIES.

Un abonné du journal nous prie de reproduire l'article et dessous, paru dans l'Abelle du 7 octobre 1878, alors que la fièvre jaune sévissait à la Nouvelle-Orléans et faisait de nombreuses victimes. Nous reproduirons également

dans des numéros prochains, une série d'articles que des médecins éminents de l'époque, ayant fait de la fièvre jaune un sujet d'études sérieuses, nous avaient communiqués. Ces articles, en nos jours, seront lus avec un vif intérêt, parce que leurs auteurs y émettaient des opinions contraires, les uns prétendant que les enfants nés ici pouvaient être atteints par le terrible fléau, les autres soutenant la thèse opposée.

Considérations sur les fièvres régantes.

Aux Editeurs de l'Abelle. Nouvelle-Orléans, 6 octobre 1878. Messieurs, Ne sachant point si j'aurai le temps de répondre à toutes les questions que vous m'avez faites, à différentes reprises, dernièrement, et auxquelles vous désirez tant que je réponde, je vais commencer par celle qui intéresse nos familles d'une manière si vive. Les enfants de la ville sont-ils susceptibles de prendre la fièvre jaune? Mon opinion à cet égard est si généralement connue qu'il me semblait inutile de la répéter, mais c'est justement celle de vos questions à laquelle vous tenez le plus que je réponde. Je dis donc, sans hésitation, que les enfants nés et élevés à la Nouvelle-Orléans, dans les limites de la fièvre jaune n'attrapent jamais la fièvre jaune. J'appelle limites de la fièvre jaune, les parties de la ville où l'on rencontre cette maladie pendant les épidémies. Je me souviens du temps où les étrangers allaient se mettre à l'abri dans les maisons hospitalières de M. Bernard Marigny dans le 3e district, et de Madame Livaudais, dans la rue Washington. Ils étaient également en sûreté à Alger; de l'autre côté du Vieux Pont, sur la rive gauche du Bayou St-Jean et à l'embouchure du même bayou, dans les quelques maisons qui font face au Fort Espagnol. Chacun ne sait-il pas, aujourd'hui, que les non-acclimatés qui habitent ces quatre localités seraient exposés à prendre la fièvre jaune aussi bien que s'ils demeuraient dans le carré de la ville. Les raisons pour lesquelles je crois qu'un enfant né et élevé en ville, dans les limites de la fièvre jaune, ne peut pas prendre cette maladie, sont les suivantes: Je suis revenu de France, en 1841, assez à temps pour voir la queue de l'épidémie qui n'avait pas encore cessé de ravager notre ville. Depuis cette époque, je ne me suis jamais absenté pendant les mois d'été et j'ai pu voir toutes les épidémies qui ont régné parmi nous, les petites comme les grandes: entr'autres celles de 1847, 1853, 1858, 1867, 1872 et enfin celle que nous traversons.—On ne les oubliera pas celles-là.—Je crois qu'à partir de l'année 1847, j'ai eu la chance de voir autant de cas de fièvre jaune que n'importe quel médecin parmi nous. En 1853, j'avais charge de l'Hôpital de la rue du Cirque, où j'ai reçu et traité au-delà de six cents malades. Parmi eux se trouvaient une trentaine d'enfants, mais tous, sans exception, nouvellement débarqués d'Europe. En même temps qu'il me passait sous les yeux, un nombre aussi considérable de personnes atteintes de fièvre jaune, je ne voyais pas mal d'individus malades dans les familles créoles dont j'étais le médecin. Eh! bien, pendant cette longue pratique de 37 ans, je n'ai jamais vu une personne, enfant, adolescent ou adulte, née et élevée à la Nouvelle-

Orléans, dans les limites de la fièvre jaune, atteinte de cette terrible maladie. On me demandera sans doute si jamais j'ai vu des personnes du pays, des enfants particulièrement, atteints de ce fléau et y succomber; malheureusement l'enfant a trop vu. Mon opinion à cet égard est tout aussi bien formée. Les personnes nées dans la paroisse d'Orléans, en dehors des limites de la fièvre jaune comme celles nées en dedans de ces limites, mais s'étant toujours absentes de la ville pendant les mois de fièvre jaune, sont tout aussi susceptibles de prendre cette maladie que les étrangers et les individus nés dans nos campagnes.

Les deux générations de médecins qui nous ont précédés, étaient d'opinion qu'un enfant né en ville et qui avait passé les dix premières années de sa vie, pouvait aller à l'étranger, y passer dix, quinze et vingt ans et revenir impunément dans son pays. Je partage cette manière de voir.

Quelle est cette peste qui nous ravage? Il n'y a pas de peste ici. Je répète ce que j'ai crié à haute voix dès le commencement de l'épidémie: nous avons affaire à trois maladies bien différentes, à savoir la fièvre jaune, la fièvre bilieuse continue ou rémittente et enfin notre terrible fièvre pernicieuse. On a imaginé dernièrement des dénominations nouvelles pour ces trois maladies. Les mots nouveaux ne signifient pas grand chose. Quand l'excitation du moment sera passée et que mes confrères, en Esouape, s'assembleront en convention et discuteront avec calme, je crois que cette grande question de la fièvre jaune fera un pas vers la vérité.

La fièvre jaune existe parmi nous depuis deux mois et demi; elle existe dans sa forme la plus meurtrière: heureux les fabricants dont les médecins ne perdent que trente pour cent de leurs malades! La fièvre pernicieuse existe également parmi nous; c'est la plus terrible des trois espèces de fièvres qui déciment notre population: mais heureusement les cas en sont les moins nombreux. C'est la maladie la plus insidieuse que je connaisse et la plus difficile à reconnaître quand elle existe concurremment avec deux autres maladies épidémiques. Quand, par une raison ou une autre, on n'a pas reconnu la maladie et que par une audacieuse prudence, on ne lui a pas appliqué son antidote par excellence—la quinine à hautes doses, combinée avec une préparation de fer—l'on voit son malade, surtout quand c'est un enfant, échapper d'entre vos doigts en moins de quarante heures. Le même résultat funeste aura lieu quand, prenant une attaque de fièvre bilieuse pour une fièvre pernicieuse, on donnera au malade une dose exagérée de quinine.

La maladie qui, depuis le commencement de l'épidémie, a offert et offre encore les cas les plus nombreux, est la fièvre bilieuse, d'abord continue et prenant, depuis les derniers jours de septembre, la forme rémittente et même intermittente. Les trois quarts des cas rapportés au Bureau de Santé, comme de fièvre jaune, ne sont que des cas de fièvres bilieuses. Il semblerait que les médecins de la campagne et des Etats voisins viennent à ouvrir les yeux et voient autre chose que la fièvre jaune chez ceux qui les envoient chercher. Puisse tout le monde ouvrir les yeux et apercevoir la vérité: nous les premiers, si nous sommes dans l'erreur!

Comment traitez-vous ces différentes fièvres? Le traitement de la fièvre per-

niciuse est parfaitement connu et admis par tous les véritables praticiens: préparations de quinine et de fer à hautes doses. Ceux qui ont lu et qui se donnent la peine d'étudier encore, savent à quoi s'en tenir à propos du traitement de la fièvre jaune; on n'a rien à leur apprendre de l'emploi du vin de Champagne, des ablutions, des irrigations continues, etc.

Arrivons à la troisième maladie qui attaque un si grand nombre de nos petits enfants: la fièvre bilieuse. Jusqu'à présent elle s'est montrée, pour moi, de la nature la plus bénigne. Plus de cent quarante cas se sont présentés à mon observation et jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas eu à déplore une seule mort. Les registres du Bureau de Santé pourront au besoin en faire foi. Mon mode de traitement est des plus simples. Dès le début si la langue est chargée, comme on dit vulgairement, je donne un vomitif: ipéca ou tartre stibie. Deux heures après que le malade a fini de rejeter, je prescrite un purgatif léger; ordinairement de la limonade au citron le magnésie. Pendant l'action du purgatif, je fais prendre une infusion tiède de feuilles d'orange; je prescrite ensuite de l'eau ou de la limonade glacée, en petites quantités mais répétées de quart d'heure en quart d'heure. A ce traitement si simple et si bénin, je fais faire des ablutions de la manière suivante: on humecte un morceau de flanelle avec la mixture dont je vais donner la composition et l'on en frotte légèrement tout le corps du malade, d'heure en heure, de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que la fièvre cède. Mixture: jus de citron, 3 onces; Baume de Fioravanti, 6 onces; eau de Cologne, 2 onces; mauvais whiskey de cabaret, 7 onces; et eau de pluie, 14 onces.

Je n'avais jamais donné de quinine jusqu'aux derniers jours de septembre. A cette époque, m'étant aperçu qu'il y avait chez mes malades une rémission bien sensible, je me suis mis à administrer cet antipériodique dans des proportions bien moins fortes que celles que j'avais vu quelques uns de mes confrères conseiller.

Ainsi, pour un enfant de deux ans, je donne un grain de quinine, matin et soir; pour un enfant de trois ou quatre ans, deux grains, matin et soir; pour un enfant de cinq, six ou sept ans, trois grains de quinine, matin et soir—ainsi desuite. Pour quelques adultes que j'ai traités dernière ment pour cette même fièvre bilieuse rémittente, je n'ai jamais prescrit plus de douze grains de quinine, matin et soir. Mes malades s'en sont tous très bien trouvés. Auraient-ils guéri plus promptement si la dose de quinine avait été plus forte? Parfaitement satisfait des résultats que j'ai obtenus jusqu'à présent, je ne me sens pas disposé à faire des expériences.

ARMAND MERCIER, D. M. P.

La Salépa ville d'Arar ne contient aucun ingrédient dangereux; c'est le remède le plus efficace offert à l'humanité souffrante.

Sirop calmant de Mme Winslow Ce sirop est en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION avec un SUCCÈS PARFAIT. CALME L'ENFANT ANGOISSÉ, LES NERFS EN SOUFFRANCE, LES DOULEURS, QU'ELLES SOIENT DE NATURE, C'est le meilleur remède pour les diarrhées. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de descendre le "Sirop" calmant de Mme Winslow, n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

Chemins de fer Louisville et Nashville La seule ligne ayant deux trains rapides journaliers entre la Nouvelle-Orléans, Birmingham et Cincinnati. Services doubles tous les jours entre la Nouvelle-Orléans et Atlanta. 5 rails-4m

Puis c'était des bouquets de toutes les dimensions, de toutes les nuances, de toutes les formes, selon le goût et les moyens du donateur, touffes de violettes de deux sous, boîtes de roses achetées au marché, pots de giroflées ou de jacinthes, un plant de roséda ou un palmier en arbuté.

Humbles et touchants hommages offerts par le personnel de l'hôtel ou par quelques-uns des nombreux protégés de la marquise.

Mais parmi ces offrandes embaumées, ces amoncellements de fleurs et de plantes, pas le moindre souvenir envoyé par Gaston de Lachasnay!

Depuis le jour où il l'avait quittée l'injure à la bouche, le jeune homme n'avait plus reparu chez sa mère.

Il ne lui avait jamais adressé une seule lettre d'excuse. Blessée jusqu'au fond de l'âme par la conduite de son fils, Mme de Lachasnay n'avait point cherché à provoquer une explication.

Elle savait d'ailleurs qu'il travaillait assidûment au ministère. D'autre part elle ignorait absolument la liaison de Gaston avec lady Audley.

Elle ne ressentait donc aucune inquiétude à son égard. Mais elle supposait qu'ayant ajouté foi à de calomnieuses médisances le malheureux s'était

détaché de sa mère. Et elle devait de nouvelles et secrètes machinations d'Octave Rouvière.

Au retour de la messe, à laquelle elle assistait tous les matins, Faustine s'était enfermée dans son petit salon.

Prétendant la fatigue et un commencement de migraine, elle avait demandé à rester seule.

Toute société, même celle de la douce Lucile, lui était ce jour-là importune.

Et dans la solitude de cette chambre fleurie, encombrée de témoignages d'affection ou de reconnaissance, la malheureuse mère ne souffrait que davantage de l'abandon de son fils.

Toutefois, toujours très ferme envers ses propres faiblesses, elle s'efforçait de lutter contre ses tristesses.

Elle prit un livre et voulut s'absorber dans la lecture. Hélas! son esprit, obsédé par de douloureuses pensées, vagabondait au loin.

Elle revoit sa jeunesse surgissant comme un rêve des brumes du souvenir.

Les lointaines visions des jours accomplis se dressaient nettement à sa mémoire.

Elle se revoit jeune fille, passionnée, romanesque, rebelle, opiniâtre.

Délaissée par un tuteur égoïste et léger, livrée à elle-même, elle s'engouait follement de cet Octave Rouvière, alors jeune, beau, charmeur, brillant, spirituel. Comme elle s'était promptement enflammée l'imagination pour lui!

Avec quel ardent enthousiasme elle avait écouté les paroles d'amour tombées des lèvres de ce fascinateur!

Al! comment, malgré l'expérience de la jeunesse, avait-elle pu à ce point s'aveugler sur la véritable nature de cet homme!

Comment n'avait-elle pas su déceler la profonde corruption, le féroce égoïsme, la lâcheté cachée sous de si séduisants dehors?

Et Faustine, malgré le nombre d'années révolues, pâlisait encore au souvenir de tous les atroces sentiments qui avaient alors secoué son âme et failli égarer sa raison: le délire d'une haine presque sauvage, les intensités d'une rancune implacable, et pardessus tout une souffrance de vengeance qui touchaient à la démence.

Quoi! c'était avec de pareils sentiments qu'elle avait osé, au pied de l'autel, prêter serments d'amour, de fidélité et d'obéissance.

Et cette nuit de noces, cette épouvantable nuit où, faisant litière de toute pudeur féminine, elle avait, en le bravant, avoué sa faute à son mari.

—Votre femme porte dans son flanc un être qui aura votre nom, qui héritera de votre fortune, mais dont les veines ne contiendront pas une goutte du sang trois fois maudit de Lachasnay.

Voilà ce qu'elle avait osé lui dire avec des imprécations de fureur!

Et lui, l'homme outragé, le mari souffleté dans son honneur, ne l'avait point broyé sous son talon.

Oh! qu'il avait soudain paru grand, généreux, magnanime! Quelles hauteurs morales, jus, qu'à lors insoupçonnées, il lui avait révélées!

cette adorable vie,—un beau rêve,—avec ce mari qui avait su se faire aimer d'elle.

Comme elle l'avait aimé! Quelle adoration elle avait ressentie pour lui!

Non pas un vulgaire désir des sens, mais un amour passionné, profond et rare, mélange d'exaltation, d'humilité, de tendresse, l'amour, le véritable amour!

Et si aujourd'hui elle était réhabilitée à ses propres yeux, si la veuve et l'orphelin la bénissaient, si les misérables, à l'heure des détresses, venaient frapper à sa porte, certains de sa charité, n'était-ce pas à Maxime qu'elle devait les saintes joissances de la conscience apaisée?

N'était-ce pas lui qui avait su développer en elle les germes de ses latentes qualités.

Et soudain elle revêcut l'époque du siège de Paris, ces jours néfastes, teintés de sang, voilés de deuil, emplies des clameurs des blessés, du râle des agonies.

Elle revoit dans les neiges de janvier la longue colonne du bataillon de marche sur la route de Versailles... le commandant Maxime était en tête... Dieu! Dieu! Dieu!... Et cette mort!... frappé, lâchement frappé par une balle de trahison!

son visage ne conservait plus aucune trace d'émotion.

Elle regardait son fils d'un air triste et sévère, puis avec lenteur: —Par quel hasard vous êtes-vous souvenu aujourd'hui de moi?

Le jeune homme s'approcha d'elle et d'une voix basse et agitée: —De grâce, ma mère, excusez-moi, j'ai pu avoir des torts envers vous... J'en suis désolé...

—Vous excusez? répliqua Faustine, mais d'abord je voudrais savoir la raison de votre conduite envers moi? —Ma mère ne demandez rien, ne cherchez à rien savoir! s'exclama Gaston.

—J'ai été fou, voilà mon excuse, elle doit vous suffire! Mme de Lachasnay poussa un douloureux soupir et ne répondit rien.

Gaston se mit à marcher par la chambre d'un air préoccupé et nerveux. Il était très pâle, un léger tremblement agitant ses traits, ses yeux paraissaient troubles.

Plusieurs fois il parut sur le point de parler, mais il s'arrêta tout indéci.

A continuer.

Les dames admirent la Vignette des Cheveux d'Arar, pour le lustrer brillant et elle donne à leurs cheveux. Elle rétablit la couleur, active la croissance.